

SIBÉRIE RUÉE VERS L'EST

ALFRED MAX



L'AIR DU
TEMPS

Extrait de la publication

GALLIMARD

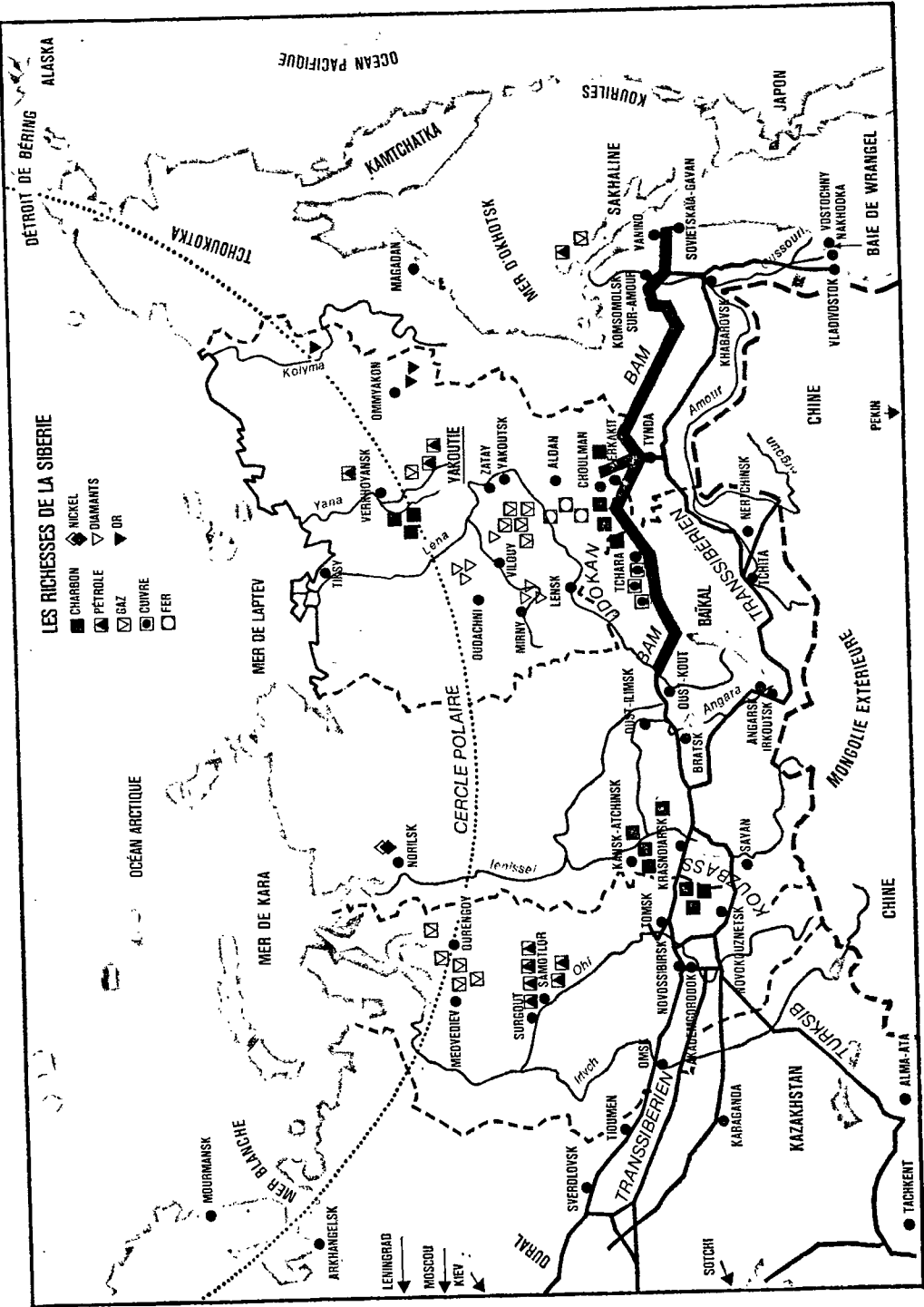
L'AIR DU TEMPS
collection dirigée par Jean Fermiot

CHAPITRE I

Comment peut-on être Yakoute?

LES RICHESSES DE LA SIBÉRIE

- CHARBON
- ◆ NICKEL
- ▲ PÉTROLE
- ▽ DIAMANTS
- ▲ OR
- ⊠ GAZ
- ⊙ COUVRE
- FER



Il est 7 heures du matin à l'heure de Moscou, affichée à tous les frontons de toutes les gares et de tous les aéroports d'U.R.S.S. Mais à Irkoutsk, au cœur de la Sibérie centrale, il est déjà midi. « Il faut partir », me dit Eugène Novosselov, professeur à l'école supérieure des syndicats soviétiques, un jeune universitaire trapu, docte, flegmatique et consciencieux, affublé d'une casquette à la Lénine, que l'agence de presse Novosti m'a assigné comme interprète. Nous quittons nos chambres qui dominant le fleuve Angara, sur lequel flotte une brume légère. Nous descendons à pied nos huit étages : les trois ascenseurs sont en panne. Nous parcourons les larges artères de la ville moderne impersonnelle, nous traversons les vieux quartiers avec leurs églises à bulbes d'or. Les fleurs blanches des obiers délicatement parfumées — les boules-de-neige — orgueil des habitants d'Irkoutsk, embaument par ce doux matin de mai, les petites isbas centenaires de bois sculpté, ocre ou grises au liséré bleu, luisent doucement, vernissées par le soleil tamisé.

A l'aéroport, l'activité des pistes contraste avec la torpeur des voyageurs hébétés par de longues attentes.

Nous nous engouffrons dans un vieil Antonov archicomble, qui d'une course poussive s'envole pour le grand Nord, vers la République autonome de Yakoutie, distante de deux mille kilomètres. Il nous faudra sept heures pour l'atteindre.

Peu d'étrangers sont autorisés à se rendre en Yakoutie, non que l'on craigne de divulguer quelque secret militaire, mais il n'y existe pas encore d'hôtel Intourist, les circuits classiques ne sont pas en place : la toilette à l'usage externe n'est pas terminée. Les Soviétiques n'apprécient pas que le visiteur puisse emporter de leur pays une image d'inconfort, d'improvisation ou d'inefficacité trop flagrante. Ces dix dernières années, seuls ont été admis au compte-gouttes, en dehors d'une poignée de journalistes, des hommes d'affaires et des géologues américains, français, canadiens et japonais.

Que sais-je de la Yakoutie? C'est un pays glacé, couvert de steppes et de forêts, grand comme six fois la France et peuplé de sept cent mille habitants : presque aussi vaste que l'Inde avec son demi-milliard d'hommes. La Léna le traverse de part en part, fleuve long de quatre mille deux cent cinquante kilomètres qui se jette dans l'Arctique. Si l'on en croit la presse soviétique, le sous-sol de la Yakoutie recèlerait des trésors fabuleux. Sa mise en valeur figurerait en tête des priorités du dixième plan quinquennal, dont l'exécution vient à peine de commencer. Il n'y a pas vingt ans, on n'y trouvait encore que quelques trappeurs, des chevaux sauvages et des rennes domestiqués par des peuplades de langue turque, mais d'origine mongole, qui avaient essaimé à travers les immenses espaces de la forêt sibérienne.

Dans l'avion qui nous transporte vers Yakoutsk, la capitale, ni confort ni ravitaillement. Mes compagnons sont jeunes, entre vingt et trente-cinq ans pour la plupart, plus musclés, moins bien en chair que le Soviétique moyen. Quelques femmes. Des Russes d'Europe en majorité, mais un bon tiers d'autochtones aux cheveux de jais, au teint cuivré, yeux fendus, pommettes hautes et saillantes, le visage rond et grave, vêtus à l'européenne, en noir de préférence. Signe particulier : peu de militaires en uniforme.

Notre première escale se situe à la pointe nord du lac Baïkal : l'aérodrome d'Oust-Ilimsk. Pendant l'approche nous survolons à basse altitude une plaine traversée par deux fleuves, l'Angara et la Léna, où s'édifie un des complexes industriels les plus ambitieux de la nouvelle Sibérie. Comme en une vingtaine d'autres points semblables, on y trouve un conglomerat fondé sur l'énergie hydro-électrique fournie par un barrage qui alimente une usine d'aluminium, un ensemble sidérurgique et une série de fabriques auxiliaires, entassées sur un vaste chantier fourmillant de grues, de bulldozers et d'excavatrices où s'assemblent les bâtiments uniformes de la ville nouvelle.

On atterrit sur une piste en terre. Peu d'avions au sol, mais une vingtaine d'hélicoptères de gros gabarit dont plusieurs décollent, d'autres se posent pendant les quarante minutes de notre halte. Tout autour de l'aérodrome c'est la taïga : ici un mélange clair de pins et de bouleaux alternés, frêles, élancés qui s'étendent à perte de vue en une succession de vallonnements, comme une houle. Des baraquements primitifs servent d'aérogare.

Les passagers s'acheminent vers un cloaque où l'on patauge jusqu'à la cheville, et dont l'effluve signale suffisamment l'usage.

Deux heures plus tard nous atterrissons à Lensk, sur un plateau découpé dans la taïga : même scénario, même mouvement d'hélicoptères, baraquements identiques, même disposition des lieux. Au fond de la vallée scintille la rivière Léna. Lensk, me dit mon interprète, était hier encore un minuscule village de pêcheurs blotti sur une boucle du fleuve. Aujourd'hui c'est la base d'approvisionnement dont dépend exclusivement la nouvelle région industrielle de Mirny, plus au nord, à laquelle elle est reliée par une route de deux cent cinquante kilomètres.

Le vol reprend vers le nord-est, interminable dans l'atmosphère épaisse de l'antique appareil. Lorsque nous atterrissons sur la piste bétonnée de Yakoutsik, il est déjà près de minuit heure locale. Nous avons faim et soif, mais j'ai trop d'expérience pour espérer qu'à l'hôtel on nous serve ne serait-ce que du pain noir et une tasse de thé en dehors des heures d'ouverture.

Mais dès qu'une hôtesse ouvre les panneaux de sortie — après l'habituelle attente dans la cabine bondée — je comprends que quelque chose se passe en Yakoutie.

Il règne une animation, presque une agitation, qui tranche sur l'indolence de règle ailleurs. Le personnel est courtois, souriant. L'air me paraît plus pur, plus vif. La température est tiède. Il fait jour : nous sommes près du cercle polaire, le soleil reste visible au-dessus de l'horizon toute la nuit. « Les Yakoutes forcent l'allure et mettent les bouchées doubles pendant leur court été, pour

compenser l'engourdissement du long hiver glacial de huit mois obscurs entrecoupé de faibles lueurs blafardes », me dit Youri Sémienev, le correspondant à Yakoutsk de l'agence Novosti, qui nous accueille avec effusion, vêtu de tweed et col ouvert. Pendant tout notre séjour il se montrera égal à sa première image : précis, ponctuel, prévenant, toujours sur la brèche. Youri ne se reposait-il jamais ? Probablement ni plus ni moins que ses concitoyens. L'activité ne se ralentit guère pendant cette période intense, et le Yakoutien moyen ne dort que quatre ou cinq heures par vingt-quatre heures.

Quelques kilomètres d'une route asphaltée en rase campagne, et nous découvrons Yakoutsk : une ville plate, aérée, de cent dix mille habitants, aux larges avenues dénudées bordées de maisons identiques de quatre étages, neuves, alignées au cordeau. Touche d'originalité : des crépis rose crème, jaune pâle ou bleu clair. Nous franchissons les triples portes de l'hôtel Léna. Sas hermétiquement clos l'hiver, elles laissent aujourd'hui pénétrer le printemps.

« Quand vous aurez pris votre bain, nous dit Sémienev, et pour le cas où vous auriez faim, j'ai fait préparer à votre intention une légère collation. » Nous nous retrouvons dans une petite salle à manger privée où un personnel affable nous fait fête malgré l'heure tardive. On nous sert de la langue de renne et de l'esturgeon fumé découpé en fines lamelles, suivi de lait de jument caillé, avec de larges tranches de pain de seigle beurré accompagnés de thé, cognac et vodka.

Nous nous allongeons sur nos lits. Le sommeil est long à venir car il fait grand jour, et nous ne nous

endormons qu'au petit matin. Presque aussitôt on nous réveille pour le petit déjeuner. Autour d'une table richement garnie : plusieurs sortes de pains, toasts, confiture d'airelles, œufs au plat et bouillis, saucisses, fromages et thé noir, Youri Sémienev a convoqué quelques-uns de ses amis, employés dans les grandes industries et entreprises de la ville. Ils ont tous autour de trente ans : c'est la classe d'âge la plus nombreuse en Yakoutie. En réponse à mes questions, chacun d'eux brosse le portrait de la Yakoutie telle qu'ils la vivent, certains depuis un ou deux ans seulement, Sémienev, le plus ancien, depuis dix ans ;

« Il y a, me disent-ils, trois Yakouties. Celle de mai-juin que vous voyez maintenant : température clémente, soleil caressant, ville parée, coquette. C'est le bref interlude entre l'hiver et l'été. Vous seriez venu au début du mois, la Léna, qui mesure ici cinq kilomètres de large, était encore couverte de glaces. La débâcle a duré une dizaine de jours. Dans un fracas épouvantable, le fleuve a charrié d'énormes glaçons. Maintenant c'est fini, il est navigable, vous verrez tout à l'heure l'animation dans le port. La pêche et la chasse vont s'ouvrir : nous allons nous en donner à cœur joie.

« Puis vient juillet : la Yakoutie d'été. Le thermomètre grimpe jusqu'à 38, 40° et il s'y maintient, c'est le grand festival des moustiques. Brutalement, à l'été succéderont des pluies, des orages, de la grêle, de la neige et dès septembre ce sera la Yakoutie d'hiver. Huit bons mois avec au début la lumière du jour pendant six ou sept heures, puis, au centre de l'hiver, pas plus de trois ou quatre heures. Un peu plus au nord, à Verkhoyansk,

on se trouve plongé dans la nuit polaire pendant plus d'un mois, entre décembre et janvier. Les maisons en bois sont munies de fenêtres à doubles panneaux entre lesquels on glisse de l'ouate. »

Verkhoyansk et Ommyakon, toutes deux à cinq cents kilomètres au nord et au nord-est de Yakoutsk, se disputent aussi assidûment le ruban bleu du froid sibérien qu'Oxford et Cambridge les matches d'aviron sur la Tamise. L'année dernière, Ommyakon, qui avait perdu sa palme au profit de Verkhoyansk (-67°), l'a retrouvée avec -72° . Mais des géophysiciens soviétiques en expédition dans l'Antarctique ont enregistré une température de -87° . Désormais il existe donc deux pôles du froid, le septentrional et le méridional, « mais qu'importe! puisque sur tous deux flotte le drapeau rouge... » Au printemps à Ommyakon dans une même journée la température passe couramment de 30° à midi à -10 vers 8 heures du soir. A Ommyakon poussent des roses sans épines. Comme dans toute la Sibérie septentrionale, au printemps la taïga se couvre d'anémones et de dahlias sauvages aux couleurs éblouissantes. Au-dessus d'Ommyakon virevoltent les goélands roses les plus rares du monde.

« Ici, à Yakoutsk, le thermomètre en hiver se tient autour de -40° . Parfois il descend beaucoup plus bas : -50 , -60 — et le record absolu pour Yakoutsk, -65 . Toute vie extérieure est alors arrêtée. La ville entière est en hibernation.

« Pas pendant les journées où il fait seulement -40 , car il n'y a pas de vent, ce qui rend le froid supportable. Après tout nous ne sommes qu'à 62° de

latitude nord, la même latitude que Trondheim, en Norvège — il est vrai qu'ils ont le Gulf Stream. Il fait beau, mais seulement hors de la ville. On peut se poser sans problème à l'aéroport de Yakoutsk pendant tout l'hiver sur la piste gelée — sauf en dessous de — 50°, température à laquelle on arrête les vols. En ville il en est autrement. Yakoutsk est prise dans une véritable purée de pois. On n'y voit pas à deux mètres devant soi. Le brouillard — provoqué par la chaleur des habitations et par l'activité des hommes — peut durer des semaines entières, dense, bleuâtre, pénétrant, tenace.

« Les triples entrées, les doubles fenêtres empêchent le froid de pénétrer chez soi ou dans les bâtiments publics. Les voitures, les taxis sont équipés de deux pare-brise superposés, séparés par un matelas d'air qui évite la formation de buée aussitôt transformée en couche épaisse de givre. On roule tous feux allumés à dix kilomètres à l'heure, mais pas plus que les avions les taxis ne circulent à — 50 : les pneus se fendent, le métal s'effrite et devient si cassant qu'il se brise si on le heurte. A ce régime c'est miracle s'ils durent plus de deux ou trois ans.

« Du moins les voitures sont-elles chauffées. Si vous voulez marcher à l'air libre, par — 50, vous courez le plus grand danger. Si, dans les rues fortement éclairées, vous croisez un passant dans le brouillard et qu'il pointe vers vous son index (bien abrité dans son gant de laine et de fourrure), c'est qu'il observe votre nez, d'abord rougi par le froid, virer au blanc. Il est menacé de geler dans les secondes qui suivent, avec risque de gangrène, amputation, prothèse. Lorsqu'un passant fait ce signe, il faut immédiatement se réfugier dans la première maison

venue et se frotter énergiquement le nez jusqu'à ce que le sang y circule à nouveau.

« Il est déconseillé de rester plus de quelques minutes exposé à l'air. Quand le thermomètre descend au-dessous de — 40, on n'accepte plus les enfants à l'école. Il est vrai qu'il y a un mystère de la jeunesse. Les parents sont à leur travail, les enfants restent seuls, s'ennuient et malgré les consignes, descendent retrouver leurs camarades : il n'est pas rare qu'on les surprenne disputant en plein brouillard une partie de football. Ils ne s'en portent pas plus mal. »

Je demandai à mes interlocuteurs ce qui les avait attirés à Yakoutsk, où chaque année les Soviétiques viennent plus nombreux : la population a doublé en dix ans.

« La raison essentielle, c'est qu'on peut en deux ans passés à Yakoutsk gagner plus d'argent que n'importe où en Russie soviétique, sauf peut-être encore plus au nord, à Norilsk. Il y a des possibilités immenses en Yakoutie, tous ceux que vous allez voir vous l'expliqueront. Le gouvernement a besoin de spécialistes de toutes catégories pour préparer la mise en valeur et l'exploitation des richesses yakoutes, et comme il a renoncé depuis longtemps, sauf pour les étudiants frais émoulus des universités, à imposer des affectations d'office et à recourir au travail forcé d'un rendement très insuffisant, il a bien fallu qu'il utilise le système, reconnu conforme à l'orthodoxie léniniste, des stimulants matériels.

« Si on combine les majorations de salaires pour conditions climatiques qui s'élèvent jusqu'à 70 %, avec les primes de durée qui atteignent 10 % du salaire de base

par tranches de six mois de séjour, avec les primes d'ancienneté calculées ici selon des barèmes très avantageux, avec les primes de rendement et les primes accordées en fonction des bénéfices des entreprises souvent considérables ici en raison du faible prix de l'énergie, nous arrivons à gagner facilement trois fois plus que si nous travaillions à Moscou dans la même spécialité; et certains gagnent encore beaucoup plus. Ici un couple de salariés à haute qualification professionnelle peut se faire jusqu'à mille cinq cents roubles par mois (9 900 F) : le salaire moyen en U.R.S.S. est de cent trente roubles par mois (858 F).

« Viennent s'ajouter le transport gratuit aller et retour pour la famille, des tarifs réduits sur les avions et les chemins de fer, des avantages spéciaux pour les cures et lieux de détente, la possibilité de prendre au moins trois mois de vacances cumulées tous les trois ans, la certitude que les femmes qui accompagnent leur mari trouveront immédiatement un emploi bien rémunéré, l'autorisation exceptionnelle pour chacun de conserver un appartement à son lieu de résidence.

« Vous trouvez que Yakoutsk, ce chantier dans la steppe, cette ville du bout du monde, sortie de nulle part, donne une surprenante impression d'aisance, de richesse? C'est que non seulement les salaires bénéficient ici des majorations les plus élevées, mais la plupart des emplois requièrent des qualifications professionnelles de haut niveau, rémunérées en conséquence. Yakoutsk détient certainement le record du monde pour le nombre de géologues par kilomètre carré.

« Mais ce n'est pas tout. Nous habitons une ville où

tout est à faire, et cette ville est la capitale d'un vaste territoire appelé à une prospérité sans équivalent en U.R.S.S. Déjà on vit à Yakoutsk beaucoup plus confortablement qu'il y a dix ans, quand y ont débarqué les premiers pionniers de la nouvelle Yakoutie. Encore quelques années et on aura vaincu les inconvénients du climat. Il règne ici une sorte de surexcitation intellectuelle que nous nous communiquons mutuellement, une anticipation de la Yakoutie future.

« Enfin il y a la nature sauvage. Elle se montre ingrate et cruelle pendant la plus grande partie de l'année, été comme hiver, encore que la grande nuit yakoute inspire les poètes : ne disent-ils pas que dans le profond silence de toutes choses on entend alors le chuchotement des étoiles, le grincement de l'axe de la terre, le souffle des ondtras qui se congèle dans la nuit ?

« Mais il y a, comme aujourd'hui, des instants privilégiés. Nous en profitons pour prendre de longs week-ends, pour descendre ou remonter le fleuve en famille à cent kilomètres d'ici ou davantage ; plusieurs d'entre nous ont leur propre bateau, nous campons en pleine taïga, nous faisons des pêches miraculeuses de poissons d'une chair délicieuse que nous cuisons nous-mêmes sur le gril, à grand renfort de recettes qui combinent la science de nos grand-mères avec la tradition des peuplades locales.

« Il y a aussi la chasse à l'élan, au loup, à l'ours brun, et même aux petits animaux à fourrure — c'est interdit, mais qui de nous ne l'a fait au moins une fois ? — et nous nous sentons alors une âme de trappeur.

.. « L'hiver, le loup et l'ours restent des animaux

redoutables. Le loup suit les troupeaux de rennes et attaque les animaux à la traîne, les bêtes malades. On l'épargne car il rend un service en maintenant la race forte. C'est un instrument de la sélection naturelle. Mais quand les loups sont affamés, ils attaquent même des animaux sains. Ils deviennent alors dangereux et nuisibles, et la chasse est ouverte. Le gouvernement yakoute paie même des primes, cinquante roubles pour un mâle (330 F) et un peu plus cher pour une louve : soixante-quinze roubles (495 F).

« Quand l'ours n'a pas assez mangé l'été, il ne peut pas dormir l'hiver, il devient alors vagabond, vindicatif et méchant : il faut l'abattre. Aussi la chasse à l'ours brun est-elle autorisée, mais sévèrement réglementée, car il est menacé de disparition. Si l'on en croit la tradition yakoute, la bile de l'ours séchée et réduite en poudre est souveraine contre les maladies du foie, les embarras gastriques et tous les maux causés par le froid.

« L'ours blanc est totalement protégé, de même que le cygne, la cigogne et la mouette rose. Par contre on chasse les perdrix, canards et eiders, sauf quand les vols sont les plus intenses, le cerf, le renne sauvage, la chèvre sauvage et le lièvre, qui vient par troupeaux entiers et dont, au moment des grands passages, on peut abattre jusqu'à cent par personne et par jour.

« Il y a la taïga où nous apprenons à aimer différemment chaque bouleau, chaque mélèze, chaque sapin, chaque épicéa, chaque cèdre, et où poussent au printemps champignons et framboises sauvages, airelles et myrtilles. Il y a les troupeaux de chevaux sauvages qui se nourrissent l'été dans les marécages et l'hiver d'herbe

fraîche sous la neige, et qui traversent la steppe immense en courses folles. Il y a les rennes impétueux et doux. Leur domaine c'est la toundra, où, sauf le « bouleau de pierre », ne poussent que des arbres nains et la mousse et le lichen dont ils raffolent. Le soleil tourne lentement sur lui-même, bas sur l'horizon, ils paraissent s'élançer à sa poursuite, un de nos poètes a dit que dans la toundra les rennes portent le soleil sur leurs bois. Un peu plus au nord vivent les phoques majestueux et contemplatifs, et le monde étrange des oiseaux arctiques.

« Les Russes ont toujours éprouvé un penchant immodéré pour la nature. Ils se sentent souvent frustrés par les excès de la concentration urbaine. Imaginez l'attrait que peut exercer sur eux, surtout sur les plus jeunes, un pays aux espaces illimités où la nature est indomptée, où l'aventure est au coin du bois.

— Mais les moins jeunes ne souffrent-ils pas de la longue nuit polaire, des intempéries, des écarts de température qui atteignent plus de 100°? Ne se hâtent-ils pas de rentrer en Russie d'Europe, leur tour de service terminé, leur mission accomplie, leur petit magot amassé? N'est-ce pas ce que vous ferez vous-mêmes?

— C'est vrai d'un grand nombre. N'oubliez pas cependant que malgré l'absence totale de voies ferrées, on arrive à faire venir ici tout ce dont on a besoin. Les magasins sont bien approvisionnés. Nous importons magnétophones, transistors, appareils photo et confection du Japon en échange du bois de Yakoutie. Ce qui manque le plus ce sont les fruits, du moins à des prix abordables. Seules les pommes, transportées par cargo fluvial, sont relativement bon marché : un rouble

quarante kopecks le kilo (9,25 F). Ceux qui en ont les moyens importent par avion des oranges d'Égypte : trois roubles cinquante kopecks le kilo (23,10 F) contre un rouble quarante kopecks à Moscou (9,25 F), des citrons des États-Unis et du raisin de Tachkent et de Samarcande. Nous sommes aussi des amoureux fanatiques des fleurs que nous faisons venir à grand frais de l'Ouzbékistan le jour de la fête des mères, et des caisses entières de champagne géorgien sont expédiées toute l'année de Tbilissi. Mais nous comptons bien, grâce au gaz naturel, créer de grandes surfaces de serres chaudes. Nous produirons ici même les primeurs et les agrumes. Nos agronomes ont même inventé une variété de pommiers qui s'accommodent du sol congelé — leur aspect est insolite : leurs racines, très ramifiées, s'étendent en surface. Leurs branches ne s'élèvent qu'à quelques centimètres au-dessus du sol et ressemblent au printemps à des corbeilles de fleurs que l'on aurait posées à même la terre. La lumière des longues journées d'été accélère leur maturation. Le croiriez-vous ? Ces pommes expérimentales sont succulentes. Comme nos tomates, qui verdissent mais ne rougissent pas, et n'en ont pas moins de saveur.

« Et puis notre climat si dur est sain. Malgré les brouillards de l'hiver nous constatons que même les personnes âgées ne se plaignent pas du froid — beaucoup de savants éminents, de professeurs chevronnés dirigent ici des travaux de recherches et de laboratoire. Il y a un dicton chez nous : en Yakoutie cinq cents kilomètres n'est pas une distance, — 60° n'est pas le froid, quatre-vingt-dix ans n'est pas encore une vie. Savez-vous que nous

SIBÉRIE

RUÉE VERS L'EST

PAR ALFRED MAX

Le régime soviétique cherche son second souffle en aspirant l'air glacé qui vient de Sibérie. Là seulement, dans ce *Far West* qui est à l'Est, se trouvent entassées dans le sous-sol gelé en permanence les fabuleuses ressources en or, diamants, fer, cuivre, pétrole, gaz naturel qui peuvent assouvir le formidable appétit de consommation qui s'est emparé du peuple russe tout entier. La lointaine Yakoutie, à l'extrême Nord, est la plus riche. Mais son climat est redoutable : l'hiver, dans l'obscurité et le brouillard, le thermomètre descend jusqu'à -70° . Et cela dure huit mois. Pendant le court été la chaleur suffocante fait jaillir des marais de la *taïga* une armée de moustiques dévoreurs qui s'engouffrent dans les naseaux des rennes et des chevaux sauvages et parfois les asphyxient. Et pourtant des hommes, des femmes y vivent de plus en plus nombreux, attirés par la magie irrésistible des salaires : un géologue, un ingénieur, un ouvrier spécialisé qui travaille à la construction du *Bam*, la voie ferrée qui double le Transsibérien au nord et doit assurer la sécurité des troupes soviétiques face à la Chine, gagnent jusqu'à dix fois plus d'argent qu'en Russie d'Europe. Le régime a besoin d'eux coûte que coûte : du développement accéléré de la Sibérie dépend sa propre survie. C'est pourquoi il recherche ouvertement à l'étranger, surtout aux États-Unis et au Japon, les capitaux et les techniques avancées qui lui font en partie défaut; et c'est pourquoi le monde occidental, s'il veut coopérer, peut trouver en Sibérie une chance nouvelle de consolider la paix. En suivant Alfred Max en Yakoutie, on fait un voyage stupéfiant dans l'inconnu, un monde impensable où l'homme est en train d'inventer une façon de vivre là où la vie n'était pas possible.

Fondateur de *Réalités*, *Connaissance des Arts* et de plusieurs autres périodiques, ancien directeur de *Preuves*, cofondateur de l'*IFOP*, Alfred Max a parcouru plusieurs fois le monde dans sa carrière de journaliste. Il a écrit un livre sur la politique extérieure des États-Unis, un autre sur son expérience de pilote en Angleterre pendant la Seconde Guerre mondiale (*Bleu R.A.F.*, Julliard) et un récit de voyage dans la Chine de Mao où il s'était rendu trente ans après un long séjour dans la Chine de Chiang Kai-shek (*La Chine comme si vous y étiez*, « Idées », Gallimard). Il a visité quatre fois l'U.R.S.S. et deux fois la Sibérie.

